

faire connaître leurs marchandises méritent plus d'encouragement que ceux qui craignent de risquer quelques piastres.

Chacun devrait avoir pour principe de travailler à enrichir ceux qui montrent le plus de zèle, d'activité et de libéralité, de donner à ceux qui donnent. Il faut faire une différence entre l'homme qui se hâte d'enfermer dans son coffre tout le produit de ses marchandises et celui qui donne d'une main ce qu'il reçoit de l'autre. Ce sont des réflexions bien naturelles que chacun devrait faire.

COURRIER D'ONTARIO.

Les imprimeurs! Ah! quel peste!...
Les correcteurs d'épreuves! Ah! quelle engeance!...
Les protes!... Ah! si ceux-là descendent des croisés, ce ne peut être que des croisés du *cintième*.
Qu'ils maculent de taches d'huile la prose d'un très-moeste chroniqueur, cela s'explique par le mépris que leur inspire la légèreté d'allures de ce citoyen.
Mais s'attaquer à un roman, à un roman émouvant, à un roman écrit par une femme, où l'on voit figurer d'abominables coquettes et des jeunes filles très-sages, au nombre de une seule,—voilà, suivant moi, qui décide de leur perversité morale et de leur dépravation intellectuelle.

Le roman dont il s'agit est écrit par Mme Léonie D'Aunet, et porte pour titre : *Un mariage en province*.
A la fin du quatrième chapitre, vous tombez sur ce paragraphe :

« Mon Dieu! dit-elle, en faisant sa prière; mon Dieu! à quel homme m'a-t-on unie? Quel est le vrai de cette nature étrange; les ténèbres remplissent-elles cette âme, et jusqu'à quel point? Faut-il tenter de se faire comprendre, faut-il vouloir me faire obéir? Mon Dieu! je froter indécise et tremblante au milieu des doutes, éclairez-moi, ce n'est pas la volonté qui me manque, c'est la lumière; montrez-moi la route de mon devoir, je la suivrai. »

Voyons, franchement, les deux mains dans nos bretelles, quel effet produit sur votre tempérament, généralement enclin à l'attendrissement, je suppose, ce paragraphe décoré de sa redoutable coquille?

Vous vous dites d'abord; tiens, tiens, voilà une pauvre petite femme qui se plaint au ciel qu'elle ne comprend pas son mari. Un mari incompris! C'est par trop phénoménal... D'ordinaire, ce sont les femmes et les petites filles, qui ont beaucoup de bleu à l'âme, qui assurent qu'on ne les comprend pas, qu'aucun homme n'est assez parfait pour déchiffrer tout le joli grimoire écrit au fond de leurs petits cœurs.

Mais où, ce n'est plus ça; c'est une femme qui ne comprend pas son mari...

Enfin vous finissez par vous détacher de ce phénomène étrange, et vous portez quelques lignes plus bas vos philosophiques réflexions.

« Les ténèbres remplissent-elles cette âme, et jusqu'à quel point? »

Dame, oui, il faudrait préciser si c'est jusqu'au tiers, aux deux-tiers, ou au quart seulement.

« Faut-il vouloir se faire obéir?... »

Oh! elle est bien bonne, celle-là. Une femme qui se demande si elle doit tâcher de prendre assez d'empire sur son mari, pour que celui-ci devienne en tous points, l'esclave de ses volontés et de ses désirs. Mais je croyais que c'était l'idéal que poursuit toute femme en se mariant.

Et vous, lecteurs, que vous en semble?

Mais arrivons à l'affreux coquillage :

« Mon Dieu! je froter indécise et tremblante au milieu des doutes... »

Votre première pensée, après avoir lu cela, sans avoir réfléchi à la perversité des protes en général et des correcteurs d'épreuves en particuliers, est celle-ci : Mais que diable frote-t-elle, la pauvre petite femme?

Et vous restez-là à douter :

Est-ce sa batterie de cuisine? Non, c'est l'affaire de sa cuisine.

Est-ce son argenterie? C'est l'affaire du garçon de service.

Est-ce son bureau de toilette? Non, c'est l'affaire de sa fille de chambre.

Et vous reprenez : Mais que diable frote-t-elle, la pauvre petite femme?

Et vous ne trouvez point. Et vous vous heurtez la tête à mille suppositions plus ou moins ridicules, quand tout à coup, une idée surgit et vous vous écriez :

—Oh! le misérable et le lâche!—r au lieu d'un *l*. Il fallait froter, et il a mis froter... Ah! le scélérat! si je le tenais; m'avoir submergé, il y a un instant, dans un fleuve de perplexités!... Avoir cherché à faire tort à cette pauvre petite femme, en insinuant qu'elle est obligée de froter quoi que ce soit dans la maison!... Je le répète : Ah! le scélérat!...

Maintenant, voulez-vous savoir ce qu'était l'époux de cette malheureuse?

Un poète, un grand poète, qui fut nommé chevalier de la légion d'honneur dès son premier volume. Il était tellement poète, même, que son père, sa mère, son frère,—un comte, une comtesse et un vicomte,—le prenaient quasi pour un imbécile.

C'est assez dire qu'il n'agissait ni ne pensait le plus souvent comme les autres.

Rose, sa femme, ne l'avait pas épousé par amour, vous comprenez bien. Mais sa mère lui avait redressé le jugement, à peu près en ces termes très-choisis :

—Ma chère, tu seras Mme la baronne, tu auras des cachemires, des robes,—des robes, des cachemires,—à en fourrer entre les doubles châsis, l'hiver, pour empêcher le froid de pénétrer... C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le bonheur d'une femme bien née.

Cependant, Rose reprenait, en fondant en larmes, le cher ange :

—Mais, ma bonne maman, je ne l'aime pas :

Eh bien! qu'équ'il a fait? rétorquait victorieusement sa bonne mère.

Et c'était fini. La logique de cette femme était si serrée, qu'il n'y avait pas possibilité de passer les doigts à travers.

Quand Rose eut découvert que son cher époux était un poète, un grand poète, digne de la décoration, son bonheur fut au comble.

La morale de tout ceci, lectrices, la voici : c'est qu'il faut toujours épouser un homme qui a une réputation d'imbécile ou d'idiotisme, bien établie et bien répandue dans le monde.

On ne sait pas ce qui peut arriver. Sous cette couche d'imbécillité, se cache peut-être un poète; ou un autre grand homme.

Et maintenant, terminons crânement.

—Tu te maries donc, Blaise? disait le maire d'une petite commune à un de ses administrés.

—Mais oui, monsieur le maire, faut ça, voyez-vous, pour me tirer d'affaire, parcequ'en prenant une femme, j'aurai une vache.

—C'est cela, et ta femme aura un cochon.

—Mais oui, monsieur le maire.

P. S.—Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer aux lecteurs de la ville, qu'en se mariant, la femme emporte généralement, comme appoint au futur ménage, une ou plusieurs vaches, et le mari un ou plusieurs... des autres quadrupèdes.
C. T.

LA BATAILLE DE SEDAN.

Un correspondant donne des détails émouvants sur ce grand désastre. Après avoir raconté les luttes du 30 du 31 août, il parle en ces termes de la bataille du 2er septembre qui fut suivie de la capitulation :

« Si l'ennemi n'eût eu à nous opposer que les armées si nombreuses qui luttaient contre nous depuis deux jours, il eût été écrasé. L'armée de Sedan comprenait que l'effort décisif était à faire, et que Bazaine, de son côté, tentait la grande bataille. Nos soldats, harassés, épuisés et décimés par des combats successifs, par des marches souvent inutiles, par des retards causés par les équipages impériaux, par le manque de nourriture, n'en étaient pas moins résolus, confiants et superbes.

« Mais, tandis que les Bavares engageaient la bataille, le prince royal attendu des Prussiens depuis deux jours, arrivait enfin de Châlons par Vouziers, remontait la Meuse par Donchery, prenait position avec un corps d'armée le long de la rive et jetait un autre corps sur Floing et Givonne, tandis que sa cavalerie, en partie cachée dans les bois de Flégnéux à Ste. Cécile, attendait nos troupes comme à l'affût.

« Le prince royal n'attaqua que vers onze heures; mais alors notre armée, qui repoussait les Prussiens à Bazeille, qui écrasait les Bavares à la Moncelle, qui disputait les hauteurs de Rabecourt à la garde royale, ces 90,000 hommes d'énergie, de courage, de chevaleresque dévouement, attaqués en face, attaqués à droite, à gauche, par derrière, partout, décimés par une artillerie qu'ils n'apercevaient point, recevant de la mitraille sans voir les mitrailleurs, enveloppés dans un cercle de feu, durent céder à cet ennemi formidable, à ces 1,100 pièces de canon et à ces quatre cent mille hommes.

« Plus de cinq contre un. Toujours! Allons, jusqu'ici la France aura eu la gloire.

« Gloire funèbre, gloire du martyr qui tombe en affirmant sa foi, en jetant son cri de protestation et de douleur. « Que voulez-vous faire? Est-ce que nous sommes commandés? Nous ne pouvons que mourir! Nous mourons. »

« Sur le plateau qui fait face aux hauteurs de Givonne, les zouaves, les turcos, les soldats du 1er de ligne, ceux du 5e et du 58e, écrasés par l'artillerie prussienne, dont les batteries rangées sur la colline hurlaient, féroces, ces héros, ces vaincus glorieux et sublimes sont tombés avec un sourire de défi sur les lèvres. Leurs cadavres n'avaient rien d'effrayant et cette mort à quelque chose d'attrayant : le sentiment du devoir accompli, du mâle et fier devoir, qui rayonne encore sur ces visages immobiles, console de son horreur. Pauvres gens! Humbles combattants inconnus!

« Ils étaient là, en rang, parmi les épouvantables débris de cette lutte, lutte de treize heures (de quatre heures du matin à cinq heures du soir), débris de roues, de canons, de caissons, fusils cassés, sacs éventrés, livrets épars, lettres que le vent emportait, lambeaux d'uniformes, chevaux aplatis dans des mares de sang; ils étaient là, entassés, embrassés, officiers et soldats, presque tous avec un dernier sourire de bravade héroïque, et qui semblaient dire : Vous pouvez nous tuer, nous coucher à terre, nous courber jamais!

« Il y avait là des enfants aux poitrines blanches, de vieux zouaves aux barbes rousses, des Saint-Cyriens avec leur uniforme de l'école et leur épée neuve, des officiers morts la main sur le cœur. Un chasseur à pied, un caporal, était tombé, les lèvres sur le front d'un camarade. Il lui donnait comme un dernier baiser dans la mort. Un capitaine du 20e de ligne était mort pleurant, la main sur les yeux, comme quelqu'un qui regrette, non pas la vie, mais les êtres chers, mère, femme ou enfant. D'autres se mordaient encore la main. Tous ces martyrs étaient à la fois horribles et superbes.

« La plupart de ces malheureux portaient au cou des scapulaires.

« Quelle étrange chose que la nature humaine! J'éprouvais un sentiment soulagé et amèrement consolateur, quand j'apercevais, à côté des nôtres, des cadavres prussiens. Il me semblait que nos pauvres morts étaient vengés.

« Et voilà ce que fait de nous la guerre! Un grenadier français était couché dans un fossé, le long de la route de Givonne, étendu mort auprès d'un fantassin prussien. Le Prussien était tombé sur le talus en sautant sur le Français, abrité par le fossé. Ils s'étaient entre-tués, et leurs corps dormaient côte à côte.

BATAILLE DE COURCELLES.

Comme prélude à la série de combats héroïques livrés par Mac-Mahon aux armées réunies du prince royal et du prince Charles, le maréchal Bazaine remportait le 26 un avantage marqué dans un engagement à Courcelles-Chaussy, à dix-huit kilomètres est de Metz.

Le village de Courcelles est situé sur la route de Forbach, à peu de distance de l'endroit où s'embranchent sur cette route celle de Saarlouis. C'est donc pour l'ennemi une position importante, puisqu'elle commande les deux voies par où lui arrivait la majeure partie de ses transports.

Le maréchal Bazaine, qui campait sous Metz, à proximité du fort Saint-Quentin, fit, pendant la nuit du 24 au 25, traverser la ville à une partie de ses troupes qui ressortit par la porte de Quêlen, et, au petit jour, tomba sur l'ennemi.

A la suite de cette victoire, les français ont pu prendre possession d'une section de la ligne ferrée de Forbach. A midi ils étaient maîtres de la station de Courcelles et ils détruisaient le chemin de fer construit par les Prussiens pour faciliter leurs transports de Forbach à Pont-à-Mousson.

RIVIERE ROUGE.

SOULEVEMENT DES METIS.

Les choses continuent d'avoir mauvaise mine au Nord-Ouest. Non seulement les métis n'ont pas eu l'amnistie qu'on leur avait promise, mais encore ils sont maltraités et menacés de mort. On dit que l'un de leurs chefs poursuivi par des volontaires haut-canadiens s'est jeté dans une rivière et qu'il n'en serait pas sorti. Il y avait eu des coups de fusil d'échangés entre quelques partisans de Riel et les fanatiques du fort Garry. Les métis gagnent les plaines où ils se réunissent et paraissent vouloir s'organiser pour se venger d'avoir été trompés et soutenir leurs chefs. Ils disent qu'ils n'abandonneront pas ceux qui ont travaillé pour eux et qui ont défendu leurs droits et leurs libertés. Ils les ramèneront au fort Garry, le fusil à la main, si on ne se hâte de remplir les promesses qu'on leur a faites.

Si les haut canadiens veulent absolument avoir une guerre civile au Nord-Ouest, ils finiront par l'avoir, mais malheur à eux!

Les paroles stupides du Col. Wolseley qui a traité publiquement les métis de bandits, dans le discours de remerciements qu'il a adressés au 60e régiment, auront sans doute le plus déplorable effet.

Et ils diront après cela que le tort est du côté des métis! Dans quelques jours, peut-être, les métis vont se soulever; on a, paraît-il, toutes les misères du monde à les contenir, ils bondissent de rage et de vengeance. On va les forcer de commettre des excès, et on demandera ensuite à grands cris leur extermination; mais on saura à quoi s'en tenir, cette fois; on saura de qui sera venue la provocation.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

« Sa Grandeur Mgr. de Montréal a communiqué au *Nouveau Monde*, la dépêche suivante :

« Brest, 27 Sept., 8.30 A.M.

« Cent quatorze zouaves sont repartis, samedi dernier, pour New York.

« E. MOREAU, Ptre. »

Ce sont les zouaves du dernier détachement partis au nombre de 115, y compris le Rév. M. Moreau, et qui nous reviennent sans avoir eu occasion de combattre.

Outouais a expédié soit directement, soit par Montréal, 100 millions de pieds de bois sciés. En comptant ce qui a été envoyé en Angleterre et aux Indes, on forme un total de 120 millions de pieds de bois vendus pendant l'été.

La valeur des importations du Canada pour l'année terminée le 1er juillet 1870, a été de \$71,232,134, contre \$67,402,170 pour 1869. C'est une augmentation de \$3,829,964 en faveur de l'année fiscale qui vient de finir. Pendant ce même temps, les revenus des Douanes ont augmenté de \$1,161,537.

SUICIDE.—Un homme du nom de Elie Geoffron s'est suicidé la semaine dernière. Il n'avait que 37 ans, et son occupation à la ville était de vendre du lait. Il vivait avec aisance; mais il était obsédé par la pensée qu'il deviendrait pauvre et cette crainte chimérique le travaillait tellement que parfois sa raison s'égara. Il y a quelques jours, il avait transporté tous ses meubles à Varennes où il voulait aller encore demeurer.

Il a été trouvé sur un tas de foin dans son écurie, avec une corde lui ceinturant plusieurs fois le cou; la corde avait été attachée à un clou enfoncé dans le mur, mais elle s'était rompue sous le poids du corps. Il tenait de sa main gauche le bout de la corde attaché au clou, et sa main droite reposait sur le pavé. Il était à genoux, dans une position demi-assise, les jambes croisées, la tête et les épaules penchées en avant.—*L'Ordre*.

ÉPISODE JUDICIAIRE.

Dans la cause de Leblanc et Francoeur, l'un des avocats de la défense, interrogeait l'oncle de la jeune fille Fâche.

—Connaissez-vous mademoiselle Marie Fâche, lui demanda-t-il subitement?

—Petit?

—Connaissez-vous mademoiselle Marie Fâche?

Le témoin en riant :—Si je la connais! en voilà une histoire!... Ben oui, c'est-à-dire pite Fâche.

L'avocat parut satisfait de la réponse du témoin : c'était M. Normandeau.

Nous avons rarement vu un avocat et un témoin si bien se comprendre; ils ont dû aller à la même école dans un temps où la grammaire permettait de dire bien des choses, entraînées *ous-ce qu'il était, ous-ce-que vous éliez*. C'était vraiment joli, MM. les Rédacteurs, de les entendre l'un après l'autre, on aurait dit deux frères, tant leur langage se ressemblait.—*Communiqué*.

LE GÉNÉRAL DE FAILLY.

Le correspondant de l'*Etoile belge* écrit de Sedan, 9 septembre :

« Le général de Failly sur la mort de qui tant de versions diverses ont été mises en circulation, est bel et bien vivant. Il se porte à merveille, aucun chassépot n'a pu l'atteindre. Le favori des Tuileries a visité hier quelques ambulances, entre autres celle de Mourzon, où les blessés, en le voyant, malgré les souffrances qu'ils enduraient, ont encore eu assez de force pour se lever et huer celui à qui on reproche, à tort ou à raison, d'avoir par sa négligence ou son incurie causé la mort de milliers d'hommes et d'avoir encore une part énorme dans la responsabilité de la défaite de l'armée française. »

LES GENDRES EN SONT-ILS!—Quelque difficile qu'il soit de faire passer insensiblement les spectateurs de l'attendrissement au rire, ce passage n'en est pas moins naturel aux hommes. M. de Noltaire cite cet exemple d'événements qui affligent l'âme, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. « Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu! rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfants. » Un homme qui avait épousé la sœur de la moribonde, s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : Madame, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ses paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade et à toute la famille qui l'environnait.

Offenbach, le célèbre compositeur de l'opéra bouffe, a été chassé de France en sa qualité d'Allemand. Il s'est retiré à Madrid où il a obtenu, à une représentation de la *Grande Duchesse*, une magnifique ovation.